

## Débat fin du premier jour

---

**Arthur Gicqueau** : C'est le moment de passer à la discussion, notamment sur la base des exemples ethnographiques qui nous ont été présentés aujourd'hui. Nous pouvons revenir sur les potentiels points de consensus ou, au contraire, de désaccord. On a constaté aujourd'hui la grande diversité qui prévaut tant dans les formes d'affrontement que dans les motivations qui les animent. Cela soulève notamment la question de l'intérêt de tenter de classer tous ces conflits. On l'a vu par exemple avec le cas des Anga en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Et je m'adresse à P. Lemonnier : pensez-vous que, par exemple, il est possible de classer les exemples que vous avez présentés dans le tableau que nous a présenté C. Darmangeat ce matin ?

**Pierre Lemonnier** : J'ai posé la question à C. Darmangeat il y a quelques semaines, quand j'ai lu le canevas de son intervention. La question est : pourquoi a-t-on besoin de catégories ? Si ce sont des catégories qui font penser, parce qu'on les a comparées les unes aux autres, c'est très bien. Je prends toujours un exemple très simple : du temps de ma thèse, il y a cinquante ans passés, il fallait dire : « Ce machin-là ressemble à tel piège de Leroi-Gourhan, volume 2, page 37, figure 56. » Mais, fondamentalement, on s'en moque ! C'est comme les gens qui font des thèses aujourd'hui en disant : « C'est bel et bien une ontologie totémique. » Mais si l'ontologie totémique descolienne ne vous sert à rien, ce n'est pas la peine d'en parler ! Donc, que tire-t-on de telles catégories ? Moi, j'ai parlé d'autre chose. J'ai expliqué comment on fabrique des guerriers, qui sont les acteurs de la guerre, y compris les acteurs invisibles : les chamanes... On ne pense pas toujours aux choses de ce genre. Moi, je suis impressionné qu'on puisse posséder une telle connaissance d'une mythologie planétaire. Les catégories serrées, cela sert à faire des contrastes. Je l'ai dit tout à l'heure : « Une vendetta, cela peut tourner en guerre, et puis une guerre, cela peut tourner en vendetta... » On s'en moque ! Les gens utilisent la catégorie, et peut-être que la catégorie est autre encore, qui va permettre de penser les deux ou les trois en même temps. C'est pour cela que je n'hésitais pas tout à l'heure à rappeler C. Lévi-Strauss et le commerce. En Nouvelle-Guinée, les échanges de richesses prennent temporairement très exactement la place des échanges

de coups. Et dans beaucoup de sociétés, on ne peut pas penser les échanges de coups (de blessés, de morts), sans penser simultanément les échanges de richesses. Après, si C. Darmangeat fait cela depuis des mois, c'est qu'il doit avoir une idée derrière la tête ! Tiens, je vais t'aider : a-t-on des antériorités du côté d'A. Testart ?

**Christophe Darmangeat** : Oui, A. Testart avait essayé de travailler ce sujet, d'une manière qui me semble à moitié satisfaisante. Cela se trouve dans un texte qui a été public et qui est maintenant censément indisponible – bien qu'il le soit en réalité si on cherche bien sur Internet – et qui normalement doit être republié d'ici quelques mois. Il approchait la question en premier lieu par les buts (parmi les affrontements, il y a ceux qui visent la domination politique, d'autres l'appropriation économique, etc.) et secondairement, par ce qu'il appelait la finalité « limitée » ou non. Ainsi, la vengeance, si on la mène sans retenue, est une « guerre de vengeance » ; si elle est à finalité limitée, c'est un *feud*. Pour le pillage, il distinguait avec le même critère la « guerre de pillage » et la *razzia*. À mon avis, il existe une solution meilleure, qui est celle j'ai proposé ce matin, car cette présentation souffre tout de même de limites et de problèmes divers. Mais, sur le fond, pourquoi faire des catégories ? Pour essayer de s'y retrouver ! En Australie, on voit des combats impliquant 200 hommes contre 200 où, dès que l'un d'eux est sérieusement blessé, on arrête tout et on fait la fête ensemble. Moi je veux bien qu'on appelle cela une guerre – une guerre « rituelle », une guerre « tout ce que l'on veut » –, mais bien qu'il y ait des gens en armes qui se battent, il faut comprendre que c'est quelque chose qui n'a tout simplement rien à voir avec la guerre, ni dans ses objectifs, ni dans les moyens déployés. Socialement, cela n'a rien à voir. Il faut donc mettre des mots sur ce phénomène – ce qui est compliqué, parce qu'*a priori* on n'en a pas ! Voilà pourquoi je fais un tableau avec des cases. Il faut impérativement comprendre que, derrière cette coutume, il y a certes l'idée de rétablir la bonne entente et la paix, mais, par définition, il n'y a pas de vainqueur, il n'y a pas de vaincus. C'est un combat qui est censé s'arrêter le soir même, et pour de bon. Si l'on n'effectue pas ce travail de classement, on ne s'y retrouve pas. Voilà pourquoi je pense que c'est important. Et, quitte à anticiper sur la

discussion de demain, quand on est archéologue et qu'on retrouve un certain nombre de morts quelque part on se dit que là, des groupes se sont battus. Si on ne se méfie pas, on se dit que si on en trouve beaucoup, c'est une guerre et que, dans le cas contraire, c'est une vendetta. Au mieux, on tente de faire cette différence-là. Mais, en fait, il peut s'agir encore de bien d'autres choses ! Sans déflorer la discussion de demain, je reste très perplexe sur la possibilité d'identifier les différents cas de figure par l'archéologie. Mais comme tu le disais, mieux vaut ne rien dire que dire une bêtise. Et donc plutôt que de foncer droit devant en disant que c'est une guerre – simplement, parce que, nous, nous ne connaissons que cela – mieux vaut comprendre que ce combat pouvait correspondre à d'autres logiques. C'est avant tout pour cela, à mon avis, qu'il faut commencer par faire de la classification. Cela permet aussi, très trivialement, de réaliser comment la formation de l'État a éliminé à peu près toutes les formes que j'ai présentées, sauf la guerre. L'État n'élimine pas seulement la vendetta, il élimine toutes les confrontations conventionnelles, il élimine aussi globalement la razzia, la chasse aux têtes, et tout le reste. Il y a donc un certain nombre de logiques dans cette affaire qui font qu'on peut ensuite essayer de les raccorder à différentes formes de société. Mais j'ai déjà beaucoup parlé, et tout le monde n'est pas obligé d'être d'accord !

**Sylvain Lemoine :** Dans ce cas-là, ne pourrait-on pas simplement parler de « conflits » entre groupes ?

**CD.** Oui, le terme de conflit a l'avantage d'être moins marqué que celui de guerre. Donc, effectivement, on peut dire que la guerre, c'est une sous-catégorie de conflit. Après, même « conflit », cela ne s'applique pas pour tout. J'ai évoqué le sport ; on pourrait me rétorquer que c'est tout de même un peu particulier, dans la mesure où on n'y fait normalement ni morts ni blessés. Mais même dans une pratique comme la chasse aux têtes par exemple, on n'est pas obligé d'être en conflit avec les gens que l'on va chasser. Il suffit de ne pas être ami avec eux. La razzia, c'est la même chose. Après tout, on n'a rien contre ces gens-là, on n'a pas de différend avec eux, mais on peut saisir une opportunité. Voilà des gens qui passent à proximité, c'est l'occasion de les dépouiller. Dirait-on de quelqu'un qui cambriole une maison qu'il est en conflit avec le propriétaire ? Pas forcément. Donc, parmi toutes les formes de déploiement de la violence, certaines s'inscrivent clairement dans un conflit – soit qu'on désire l'entretenir, soit qu'en veuille au contraire en sortir –, mais il y a aussi des formes qui sont simplement une absence de paix ou, plus exactement, une absence de non-agression.

**S. L. :** Parlons dans ce cas d'« antagonismes collectifs » ? Et, à ce moment-là, un dénominateur commun ne serait-il pas la haine, ou du moins sinon la peur du moins une certaine déshumanisation de l'autre ? Un rapport à l'altérité qui diffère entre les membres de son groupe et les membres d'un autre groupe ?

**C. D. :** C'est justement l'intérêt, je crois, de la classification. Je ne suis pas certain qu'il y ait un dénominateur commun, hormis le fait qu'il s'agit de groupes qui s'affrontent physiquement. Mais tout n'obéit pas à la même

logique. Et si on essaie de chercher le sac dans lequel on va tout rentrer, en fait, on ne va rien trouver ou on va commettre des erreurs. Il y a quelques mois, le *Monde diplomatique* a publié un article qui rapportait les souvenirs d'individus, à présent rangés, qui prenaient part à des bagarres de quartier dans les années 1970-1980. Les affrontements entre bandes, c'est quelque chose qui existe encore aujourd'hui et, dans un certain nombre de cas, cela correspond évidemment à des luttes économiques, par exemple des trafiquants de drogue qui veulent s'assurer un monopole, mais, dans un certain nombre d'autres cas, pas du tout. C'est simplement que nous, on est de tel quartier et que les autres sont de tel autre endroit. L'ancien loubard interviewé dans l'article avait une phrase magnifique, où il disait en substance : « En fait, derrière tout cela, il n'y avait pas de la haine. Il y avait simplement de la compétition [ou de l'affrontement, il faudrait que je retrouve la manière dont il le formulait]. » Mais voilà : ce n'est même pas forcément de la haine ! Alors, que dans la guerre il y ait de la haine, certes ; en ce qui concerne la vendetta, je n'en suis même pas certain. Cela dépend. Pour la chasse aux têtes, c'est pareil, cela dépend des situations, et, je le répète, je pense que toutes ces formes d'affrontements correspondent à des situations et à des logiques différentes et je ne vois pas comment on trouvera le dénominateur commun à tout cela. Et, justement, l'intérêt, c'est qu'il n'y a peut-être pas de dénominateur commun – du moins, il y a certains dénominateurs communs à certaines pratiques. Il faut comprendre qu'il peut s'agir de phénomènes très différents.

**S. L. :** D'accord, on ne va peut-être pas trouver un dénominateur commun. Mais il y a tout de même un effet de groupe. C'est une construction de groupe : « Mon groupe et moi, nous allons agir. » Ce que nous avons vu aujourd'hui, c'est qu'il existe en fait beaucoup d'entités, étatiques ou non, qui sont construites sur la guerre, qui sont constitutives ou consubstantielles de la guerre. C'est l'exemple donné par C. Jeunesse en Indonésie : ils existent parce qu'ils sont en guerre. De nombreux pays du monde perdurent parce qu'ils sont en guerre ; s'ils n'étaient plus en guerre, ils cesseraient d'exister. Donc, c'est un peu comme si on se construisait une identité collective par le conflit. C'est cet aspect qui peut regrouper les différentes modalités.

**Alexandre Hamez :** Je ne suis pas du tout de votre milieu, je travaille dans le secteur privé et je suis informaticien. Donc vous m'excuserez si je n'utilise pas les bons termes. Si l'on enlève la partie corporelle du conflit, tout ce que vous dites m'évoque beaucoup les conflits dans une entreprise. Là où je trouve que la classification est intéressante, c'est qu'elle permet de voir pourquoi on a les mêmes mécanismes dans une entreprise. Je suis désolé, je fais ce que je sais qu'il ne faut pas faire, c'est-à-dire prendre des exemples personnels, mais le fait que les humains se définissent dans des groupes, c'est exactement ce que j'observe en ce moment même dans une très grande entreprise. On se construit dans cette logique, avec des groupes « eux contre nous ». C'est pour cela que je trouve ça intéressant de classer. Parce que, en fait,

on chasse des têtes aussi ! Personnellement, je me rends compte que je suis aussi en train de chasser des têtes – d'un point de vue conceptuel : heureusement, je n'arrache pas la tête de mes ennemis ! –, mais j'ai des ennemis, que je dois combattre pour exister. Et c'est presque le propre de l'entreprise.

**Maxime Petitjean :** Je sais que dans le cadre du colloque, c'est C. Darmangeat qui est censé faire parler l'esprit de B. Lahire, mais il me semble que c'est l'un des invariants anthropologiques qu'il identifie dans son livre : ce qu'il appelle sauf erreur « la loi d'attraction des semblables ». Elle consiste en gros à dire que cette conflictualité est consubstantielle de l'existence de groupes au sein de diverses espèces, humaines ou non. Donc, c'est un trait qui semble être une propriété du vivant. Et puis, je voulais aussi rebondir sur les réflexions tout à l'heure à propos de l'utilité de classer les phénomènes. Du point de vue qui est le mien, celui d'un spécialiste de l'Antiquité, cela a tout de même une certaine utilité. Je pense qu'il y a quelques grands noms qui le rappellent : J.-P. Vernant ou P. Vidal-Naquet, par exemple, qui se sont beaucoup inspirés des travaux d'anthropologues pour essayer de mieux comprendre le monde grec ou le monde romain. Le fait de classer certains phénomènes, certains rites d'initiation, pouvait aussi les aider à percevoir des choses qui n'étaient pas forcément perceptibles, en tout cas à travers le prisme des sources grecques et romaines qui possèdent un certain nombre de biais, qui font qu'on ne perçoit pas forcément des aspects qui peuvent apparaître plus évidents à des anthropologues. Cela me semble s'appliquer d'autant plus dans le cas de la guerre, car, là, les sources gréco-romaines présentent un prisme, que je présenterai d'ailleurs demain, qui est très net et qui consiste à considérer que toutes les formes de conflits armés qui ne sont pas étatiques, qui n'opposent pas des communautés politiques sont des non-guerres. Ce sont des événements dont on ne va pas vraiment tenir compte ou qu'on va expédier un peu comme du brigandage, du pillage, des choses que les anthropologues définiraient bien sûr différemment, avec des outils conceptuels qui passent précisément par des comparaisons et un travail de classification.

**P. L. :** La comparaison tous azimuts à laquelle nous procédons permet par exemple de comprendre que si nous passons notre temps, y compris ces jours-ci, à exterminer les autres, à déverser des bombes à l'aube parce qu'ils ne sont pas humains, il n'en va pas partout de même. Si je parlais du petit des ennemis yewarenaasa, c'est parce que notre collègue I. Hodder, que connaissent les archéologues, expliquait que les gens marquent leur culture matérielle pour être différents, alors que rien ne distingue un Baruya d'un Yewarenaasa, pas même la langue. Un Baruya parle tout comme un Yewarenaasa, s'habille comme un Yewarenaasa, pratique les mêmes initiations, partage probablement les mêmes mythes, mais il est prêt à éclater le crâne de leurs bébés. Je dis cela parce qu'il est tentant de dire qu'on déshumanise celui qu'on tue : non, on ne le déshumanise pas.

Je passe à autre chose : pour les comparaisons, si je n'avais pas lu D. Fabre et J.-C. Schmitt sur les reve-

nants, je ne pourrais pas comprendre le retour des esprits récents au cœur de la Nouvelle-Guinée. Dire quelque chose qui puisse servir à l'archéologie, c'est extraordinairement compliqué. Mais si l'on peut faire ce genre de métier (l'histoire, l'archéologie...) – et je ne fais rien d'autre que de citer une fois de plus M. Godelier dans l'introduction aux *Fondements des sociétés humaines* –, c'est parce que partout sur Terre, les gens ont eu à traiter des problèmes identiques. Avec qui peut-on avoir des rapports sexuels ? À qui les enfants appartiennent-ils ? Comment donner du sens dans le monde ? Comment peuple-t-on l'invisible ? Comment organise-t-on les rapports entre hommes et les femmes ? Comment organise-t-on le politique ? En anthropologie, on ne dit pas tout de suite : « Je vais trouver un truc génial qui va être cité dans tous les manuels de philosophie de la planète. » Non, on essaye de comprendre la mayonnaise locale, et c'est à cela que sert ce genre de catégorie qu'on affine par essais et erreurs. J'ai la chance d'appartenir à une génération où J.-P. Vernant passait après P. Vidal-Naquet, qui passait après un archéologue, qui passait après un anthropologue ; bien sûr, vous avez cent fois raison de rappeler que ces gens-là ont utilisé des catégories. Mais ils essayaient de comprendre le monde grec. Ils ne faisaient pas ce qu'on appelait autrefois en archéologie de la *middle range theory* – je n'ai jamais compris si c'était une théorie de terrain moyen ou une théorie construite dans un monde moyen. Moi, ce que j'essaie de faire chez les Anga, c'est de la *middle range theory*. On peut comparer les phénomènes. Après, le passage à l'échelon supérieur doit être contrôlé. En effet, il a des conflits dans les entreprises – il ne faut surtout pas le dire, mais il y a aussi des conflits entre universitaires ! Il y a des rivalités qui n'impliquent pas des jeunes guerriers, mais des jeunes qui font autre chose. En jeu, il y a une récompense, un trophée. Il y a quelque chose : de l'argent, la joie d'avoir fait passer ses propres idées... Toute l'anthropologie des sciences et des techniques montre les querelles d'ingénieurs et les querelles d'école. Donc, lorsque je vais chasser une tête pour que les ceux du sixième passent après moi dans tel contrat, on forme un collectif. Mais il y a un but, il y a un objectif. Certes, il arrive un moment où ils sont si antipathiques qu'on a envie de les vaincre juste pour le plaisir, mais vous avez raison, dans ces affaires-là, tout ne se traduit pas dans par des coups de masse d'arme sur la tête.

**Isabelle Crevecœur :** J'ai une question peut-être un peu plus générale et de non-ethnologue par rapport aux différentes présentations qui ont eu lieu aujourd'hui, avec le regard d'une archéologue sur la temporalité. En fait, par rapport à tout ce que vous avez présenté, c'est cette dimension qui me manque. On voit une diversité géographique, peut-être aussi un peu temporelle à votre échelle – sur quelques centaines à quelques milliers d'années peut-être –, mais je me demande si, dans ce que vous avez pu observer, se trouvent des cas recensés, documentés, de changements de comportement de populations sur ce temps, même très court ? Et sinon, comment l'interprétez-vous ?

**C. D. :** Une première réponse, qui ne fera vraiment qu'enfoncer une porte ouverte, et j'imagine qu'il se trouvera des collègues qui auront davantage de choses à dire. En ethnologie, bien souvent, on n'a pas tellement eu le temps de voir les changements. Ou plus exactement, on en a vu un, brutal : le résultat de la colonisation. C'est d'ailleurs une grande discussion : la colonisation a-t-elle plutôt développé les phénomènes conflictuels, guerriers, ou, au contraire, les a-t-elle plutôt éteints ? Ce point a nourri de grandes querelles. Il me semble que la bonne réponse consiste à dire que, dans certains cas, elle les a développés, typiquement en Amérique du Nord, avec les guerres des Indiens pour les routes commerciales. Mais, au bout du compte, dans tous les cas, elle les a éteints. En proclamant qu'elle détenait dorénavant le monopole de la violence, nous sommes bien d'accord sur le fait que l'étatisation a remplacé une violence par une autre. Mais ce faisant, elle a éliminé les formes locales. En Australie, c'est très clair. Auparavant, les gens qui disposaient de leur violence pouvaient entreprendre des vendettas, parfois même des guerres, de grandes batailles réglées, etc. et quand l'État australien arrive, il dit : « Maintenant c'est fini. Si vous avez un problème, vous passez par moi, par les policiers. » Un exemple historique classique est celui de la reconstruction de l'État chez les barbares dans le haut Moyen Âge, où la royauté essaie de s'interposer dans les vengeances privées en s'imposant comme l'interlocuteur et l'intermédiaire obligé. On a donc tout de même quelques cas historiques, avec les Australiens qui racontent en substance qu'avant que les Blancs arrivent, c'était comme faire l'armée tout le temps. C'est ce que racontait P. Lemonnier : on s'endormait avec ses armes, on se levait avec ses armes, on n'allait pas uriner sans ses armes, etc. Maintenant que les Blancs sont là, on a d'autres problèmes, mais au moins on n'a plus celui-là ! Donc, oui, l'impact de la colonisation est évident. Après a-t-on d'autres éléments ? En dehors de celles influencées par l'Occident, je ne crois pas qu'on ait beaucoup de séquences chronologiques en ethnologie.

**P. L. :** Même influencées par l'Occident... La « modernité », comme on dit, c'est un package si compliqué ! C'est effectivement l'État qui dit : « Il ne faut pas faire la guerre, vous vous rassemblez, vous creusez des toilettes, etc. » C'est l'Église qui dit : « Vous avez une âme, et qu'il va falloir la sauver. » C'est le marché qui dit que vous pourriez aller travailler dans les plantations pour y revenir avec au moins une machette et une serviette de bain au bout de deux ans de travail, et cela, c'est tellement bien ! C'est l'école. Nous, nous sommes tous en faveur de l'école, mais on ne soupçonne pas son rôle de rouleau compresseur. Et c'est la santé. Les gens adorent être en bonne santé. Donc comprendre non pas comment une société se délite, mais comment elle se transforme, c'est essentiel. Mais il faut être là pour le voir et il faut être là au bon moment.

**I. C. :** Mais au-delà de ce choc, la question est celle de la profondeur de ce que vous enregistrez. Un travail presque phylogénétique est-il effectué sur ce qui est observé, sur ces mythes, ces rituels, ces passages et ces concepts de

guerre sur un temps un peu plus long ? Quand on interroge ces populations, a-t-on une idée de l'origine même de ces traditions en termes de temps ? Parce qu'on voit bien que les populations bougent et changent...

**P. L. :** Pour la Nouvelle-Guinée, non. En ce qui concerne le changement qui renvoie à la place que tenait auparavant la guerre dans la vie des gens, il y a des endroits dans les hautes terres de Nouvelle-Guinée où dès que les gendarmes sont arrivés, les femmes n'ont pas été les seules à dire : « Ouf ! On ne va plus faire la guerre. » Et puis, à cinq kilomètres de là, il y a des gens qui ont continué à faire la guerre dans leur coin. Par ailleurs, on a des créations de mythes. Il y a un article de J. G. Ballard absolument merveilleux sur des mythes dans lesquels des puits de pétrole apparaissent, ou des choses de ce genre, mais sur le rapport à la guerre, non. Ce sont les résurgences qu'il faudrait revoir, mais les résurgences sous des formes telles que vous les avez peut-être lues dans *Le Monde* il y a un mois. Non seulement les gens font la guerre en Nouvelle-Guinée, mais il y a dorénavant des mercenaires équipés d'armes automatiques. Les historiens, eux, savent des choses de ce genre. Ils voient se transformer les rapports à la guerre.

**Maurice Fhima :** Je voudrais évoquer un cas très simple qui est rapporté par A. Testart. Un aborigène australien ayant tué un Blanc va en prison. Il y reste pendant un bon moment. Il revient dans sa tribu, et les règles de mariage ont complètement changé. On ne sait pas pourquoi, mais les Blancs n'y sont pour rien. C'est un phénomène interne à la tribu. Ils sont passés d'une forme à une autre. C'est un cas avéré – enfin, j'espère !

**Inconnu :** Je ne suis pas du tout spécialiste de la question, mais je voudrais faire un parallèle audacieux avec la question de la guerre. Est-ce que finalement celle-ci ne s'apparenterait pas à une espèce d'horrible carnaval ? Je pense à R. Girard et à la question de la remise en ordre d'un monde et d'une société. Ça, c'est une chose. Après, il me semble qu'il y a des différences qui ont été identifiées par des gens compétents que j'ai écoutés depuis ce matin sur la question même de la guerre menée par une quête de richesses et de territoires, et celle qui se manifeste face à l'autre, l'étranger, celui qui n'est pas de chez nous. Quant à la vendetta et à la razzia, je dirais qu'il y a des différences. La vendetta, dans son acception italienne, ou sicilienne, est une affaire de famille qui ne débouche pas forcément sur ce qu'on pourrait appeler une guerre ; quant à la razzia, un terme qui vient du nord de l'Afrique, elle consistait de la part d'un groupe à lancer une expédition afin d'acquérir des richesses ou des femmes. Cette question de la guerre est très difficile, à commencer par sa définition. En ce qui concerne les mythes fondateurs de la guerre, je ne connais pas grand-chose au sujet, mais un peu. Il me semble que dans la création mythique, au départ, il y a toujours un conflit. On a parlé de conflits entre des divinités supposées pour la construction du mythe et finalement cette question du mythe pouvait aussi produire le phénomène de guerre.

**Jürg Helbling :** Pour répondre à ta question, je pense que chez les Australiens, mais aussi chez les autres chas-

seurs-cueilleurs, le point décisif est la sédentarisation – soit à cause des sécheresses accumulées ou bien à cause de l'obligation pour les enfants de fréquenter l'école. La sédentarisation a de grandes conséquences parce que c'est avec elle que, pour la première fois, il existe vraiment des groupes patrilinéaires qui vivent ensemble sur de longues durées, ce qui a pour conséquence d'augmenter énormément la fréquence des rituels : il y a des rituels

deux cents jours par an ! Cela se conjugue avec d'autres facteurs pour donner aux hommes, pour la première fois, une prépondérance vis-à-vis des femmes. C'est ce que D. Bell décrit pour les Warlpiri, et A. Yengoyan pour les Pitjantjatjara et les Warlpiri, mais il y a aussi des descriptions sur les Inuits : il s'agit vraiment d'un mécanisme assez commun.

